

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

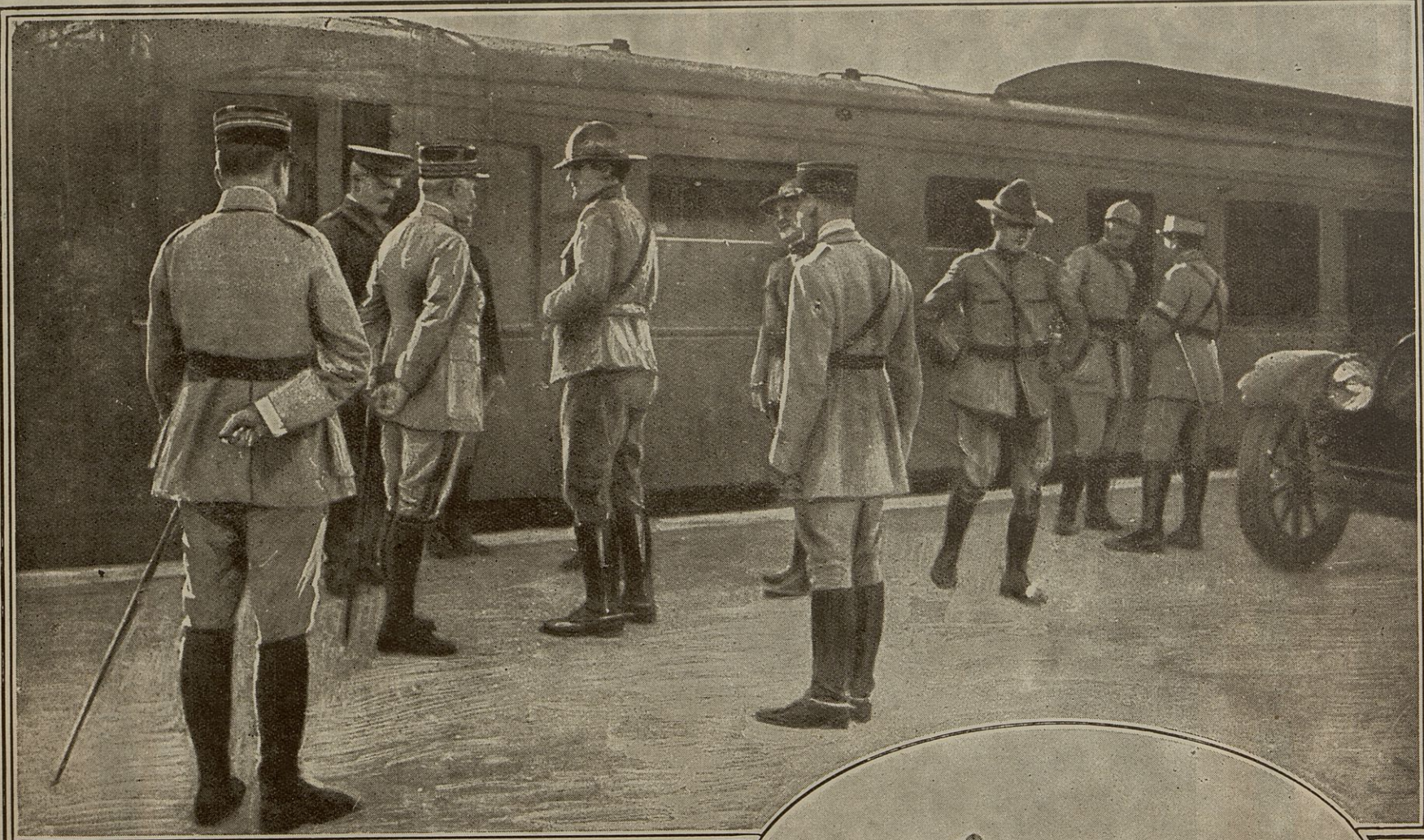
Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

G^{ral} de Fonclare

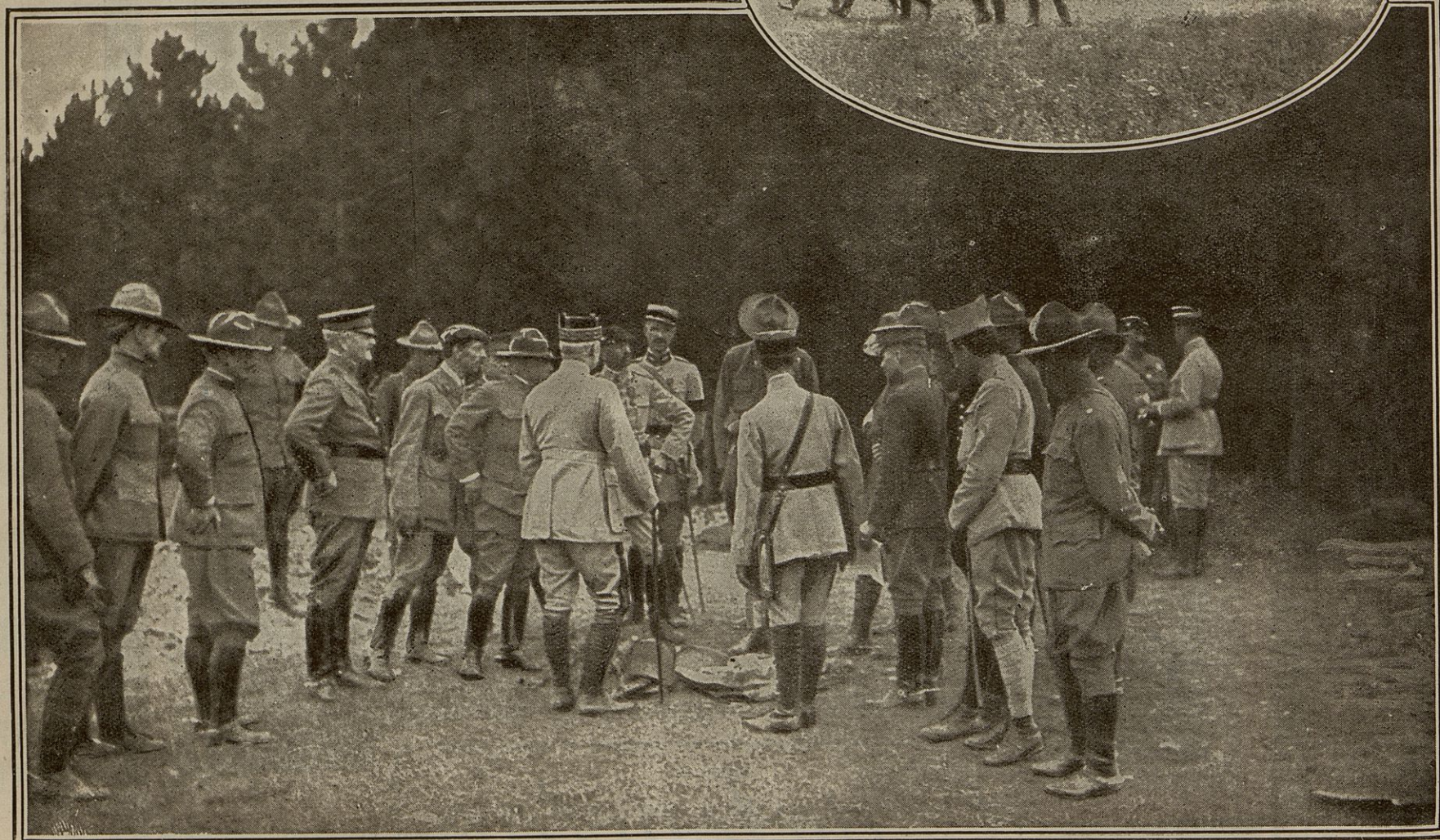
Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

LE GÉNÉRAL PÉTAIN VISITE LES TROUPES AMÉRICAINES



Après sa visite au camp d'instruction des troupes américaines, le général Pétain va monter en wagon avec le général Pershing, pour gagner le front, où ils assisteront au départ de l'offensive de Verdun et verront les principales péripéties de la bataille.



Tout récemment le général Pétain, accompagné du général Pershing et de généraux américains, s'est rendu au camp d'instruction où sous la direction d'une division de chasseurs alpins les troupes américaines complètent leur éducation militaire. Voici notre généralissime se faisant donner, au cours de cette visite, des explications sur des objets d'équipement des Américains. Dans le médaillon : le général Pétain, en tête du groupe, ayant à sa gauche le général Pershing, passe en revue les chasseurs alpins instructeurs.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 16 au 23 Août



De la mer du Nord à l'Adriatique les alliés ont, grâce à une offensive simultanée, remporté de brillantes victoires, et sur tout le front occidental les opérations qu'ils ont entreprises se poursuivent avec succès. En Flandre, les armées franco-britanniques ont repris leur commune offensive le 16, sur un front de plus de 15 kilomètres, depuis la ferme de la Passerelle jusqu'à la route Ypres-Menin. L'ennemi, dont les lignes avaient été préalablement soumises à un bombardement intense, a opposé une résistance opiniâtre à nos troupes, qui ont cependant atteint tous les objectifs fixés par le commandement et même auraient pu les dépasser, n'eût été l'ordre donné de borner les conquêtes à certaines positions déterminées. En quelques heures de combats acharnés, de brillants résultats étaient atteints. A gauche du front de bataille, les Français, ayant passé la rivière Steenbeeck et progressé de part et d'autre de la route Zuydcoote-Dixmude, avaient chassé l'ennemi de la bande de terrain qui sépare le canal de l'Yser du Steenbeeck, dans sa partie appelée Martjevaart, et s'étaient emparés de la tête de pont de Driegratchen. Au centre, les Anglais avaient pris possession de Langemarck, puis progressé de 800 mètres au delà, jusqu'au coude de la route allant de cette localité à Poelcapelle, enlevant un redoutable système de tranchées qui constituait dans cette direction le principal objectif de l'opération. A droite, nos alliés avaient pu s'accrocher aux hauteurs au nord de la route Ypres-Menin. Tout le territoire englobé dans cette avance était couvert de fortifications, établies dans les nombreuses fermes et hameaux, et que depuis trois ans les Allemands perfectionnaient continuellement.

Les Français, le jour suivant, organisent leur conquête depuis Driegratchen jusqu'à la rivière Broenbeck : cependant, le 18, ils progressent de nouveau au nord de la route Bixschoote-Langemarck et enlèvent un solide point d'appui à l'est du Steenbeeck. Tous les jours voient se produire de fortes contre-attaques, dans lesquelles les Boches continuent à s'épuiser sans résultat.

Quant aux Anglais, du 16 au 19, ils ont assez à faire à mettre, eux aussi, en état les positions qu'ils viennent de prendre, et à repousser les furieux retours offensifs des Allemands. Le 19, nos alliés exécutent, vers la route d'Ypres à Poelcapelle, une nouvelle opération qui leur permet d'enlever 500 mètres de terrain sur 1.600 mètres de front et de s'assurer ainsi la possession de nouveaux objectifs. Depuis le 16 où a débuté l'offensive commune des alliés ils ont fait, sur cette partie du front, 2.114 prisonniers dont 55 officiers, et pris un matériel important.

La ligne britannique se déplace de nouveau le 19, au sud-est du Saint-Jansbeek, autre section du Steenbeeck. Enfin, le 22, nos alliés annoncent de nouveaux progrès, dont les plus appréciables sont : vers la route Ypres-Menin, soit 500 mètres sur un front de 1.500, et au nord de là, environ 800 mètres sur un front de 4 kilomètres.

Pendant que cette offensive suivait son cours, nos alliés étaient continuellement harcelés par l'ennemi dans le secteur devant Lens ; mais cela ne devait pas les empêcher de poursuivre l'exécution de leurs projets. Le 21 les Canadiens attaquaient la forte ligne de tranchées qui borde la ville à l'ouest et au nord-ouest, s'en emparaient sur une longueur de 1.800 mètres et la conservaient en dépit de toutes les contre-attaques. Cette opération allonge d'autant les lignes à l'intérieur desquelles Lens ne tardera pas à être complètement investi. Nos alliés ont fait autour de Lens 1.378 prisonniers depuis le 15.

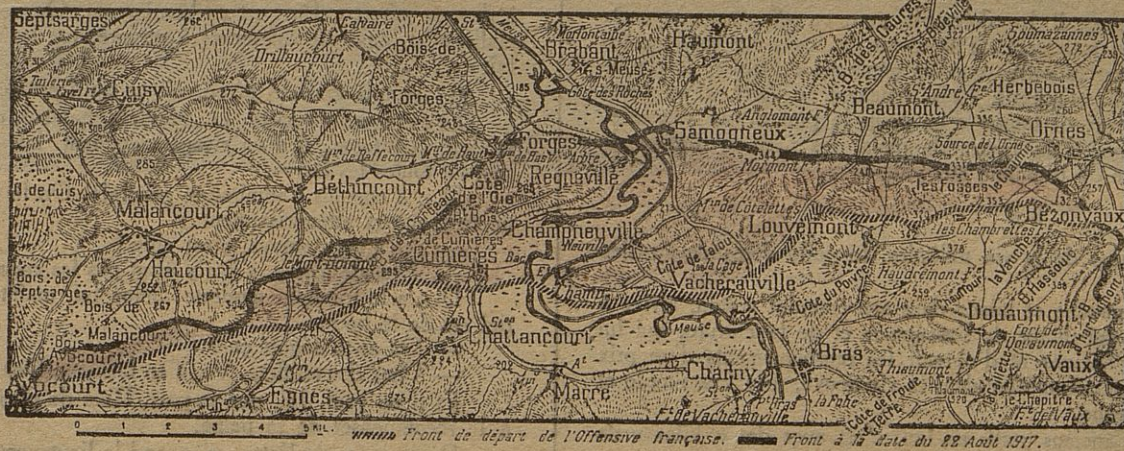
Sur le front français la lutte a été, comme précédemment, active dans tous les secteurs, mais c'est dans celui de Verdun que se sont passés les faits les plus remarquables. Depuis quelques jours l'action persévérante de notre artillerie faisait pressentir aux Allemands une puissante attaque, et les coups de boutoir qu'ils donnaient contre nos lignes nord et nord-est du secteur avaient pour but de découvrir l'endroit où l'orage allait éclater.

Le 20, nos troupes prennent l'offensive depuis le bois d'Avocourt jusqu'au nord de Bezonvaux, c'est-à-dire sur un front de 18 kilomètres et de part et d'autre de la Meuse. C'est la 2^e armée, commandée par le général Guillaumat, qui occupe ce secteur : elle a déjà donné la mesure de sa valeur : elle va aujourd'hui se couvrir d'une nouvelle gloire. Tous les objectifs dont la possession est nécessaire à notre commandement sont enlevés en quelques heures. Notre ligne s'est déplacée vers le nord, en une demi-journée, de 2 kilomètres en moyenne. Cette première journée nous remet en possession, sur la rive gauche, du bois d'Avocourt en entier, des deux sommets du Mort-Homme, des bois des Corbeaux et de Cumières. Sur la rive droite, nous regagnons la cote du Talou, Champ, Champneuville, la cote 344, la ferme de Mormont, la cote 240, au nord de Louvemont. Enfin, nos

troupes ont avancé dans le bois des Fosses et dans le bois de Chaume. De plus, dès les premières heures de la bataille, on constate la présence dans nos lignes de plus de 4.000 prisonniers. Ce magnifique succès ne fait que s'affermir et se développer le lendemain. Pourtant les Allemands étaient préparés à notre attaque : ils avaient en face de nous plus de 400 pièces d'artillerie qui vomissaient sans répit des obus de toute sorte : leurs mitrailleuses couvraient le terrain : cinq divisions étaient venues, de Belgique, renforcer les troupes massées en face des nôtres. Quant aux fortifications du terrain, il est oiseux de dire qu'elles réalisaient le suprême progrès de l'art en cette matière. Mais rien n'a tenu contre la puissance de nos 370 et de nos 400, et l'intrépidité de nos poilus. Le 21 nos troupes enlèvent la cote de l'Oie et le village de Régnéville, sur la rive gauche de la Meuse, et sur la droite, le village de Semogneux avec tout un système de tranchées qui le relie à la cote 344. Le 22, nos reconnaissances poussent jusqu'au village de Forges. A cette date, nous occupons les positions que l'ennemi nous avait enlevées du 22 février au 20 mars 1916.

Les Allemands ont cherché, par de violentes contre-attaques, soit à nous reprendre des positions, soit à enrayer notre avance. Leurs efforts ont été vains : ils ont perdu dans ces tentatives le meilleur de leurs troupes sans aucun profit. Le nombre de prisonniers valides que nous leur avons fait s'élever, le 22, à plus de 7.640, plus 600 blessés soignés dans nos ambulances. Le butin matériel consiste en 24 canons et 200 mitrailleuses sans compter ceux qui ont été détruits. Les réactions que les Boches tentent encore le 22 restent sans résultats pour eux.

De nombreuses attaques ont eu lieu sans succès contre nos lignes dans les autres secteurs. Notre situation est partout restée inébranlable.



L'OFFENSIVE DU 20 AOUT DANS LA RÉGION AU NORD DE VERDUN.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

Les Italiens ont repris le 20 août l'offensive sur le front de l'Isonzo, depuis Plava jusqu'à la mer. Pour pouvoir franchir le fleuve, ils avaient, au moyen de travaux gigantesques, détourné une partie de ses eaux. La bataille a éclaté partout à la fois sur ce front de 60 kilomètres, toutes les armes travaillant en liaison. Plus de 200 avions opéraient au-dessus des lignes ennemies : au sud, une escadre de monitors bombardait la côte de l'Adriatique. La première ligne autrichienne a été enlevée dès

les premières heures : nos alliés avancent sur le Carso jusqu'à proximité de l'Hermada qui commande la route de Trieste. Les Italiens ont fait plus de 13.500 prisonniers et pris une trentaine de canons.

Le général Cadorna a déclaré que la situation promet de grands espoirs.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL DE FONCLARE

Né le 16 janvier 1859 à Lalinde (Dordogne), entré à Saint-Cyr en 1876, le général de Riols de Fonclare a fait sa carrière dans l'infanterie. Il a participé aux campagnes de Tunisie et du Tonkin. Il était colonel depuis le 24 septembre 1912 lorsque éclata la guerre actuelle.

Nommé général de brigade à titre temporaire le 12 septembre 1914, il reçut le commandement d'une brigade d'infanterie, et fut nommé trois mois plus tard, le 18 décembre, à titre définitif.

Dès le 8 mars 1915 il fut chargé du commandement d'une division d'infanterie et, à ce titre, cité à l'ordre du jour le 21 avril suivant.

Le 27 avril 1916, étant déjà décoré de la Croix de guerre, il était fait commandeur de la Légion d'honneur, en récompense de sa brillante conduite à Verdun.

Général de division à titre temporaire le 6 octobre 1916, il était le 15 du même mois de nouveau cité à l'ordre du jour en ces termes :

« Au cours d'une série d'attaques successives, préparées avec une méthode consommée, et poursuivies avec une vigueur remarquable, a enlevé trois lignes de défense allemandes, a fait progresser sa division de près de 4 kilomètres et a exécuté dans des conditions particulièrement difficiles une manœuvre qui a amené la chute d'un très gros bourg puissamment organisé, la prise de 1.600 prisonniers valides, de nombreuses mitrailleuses et d'un matériel considérable. »

Le général de Riols de Fonclare, dont la nomination comme divisionnaire est devenue définitive le 31 décembre 1916, commande depuis le 6 octobre de l'année dernière un corps d'armée.

LE PINARD GLORIEUX

Liquide étrange et variable, tantôt couleur de rubis et fleurant bon le parfum aigrelet des terres sablonneuses, tantôt d'un violet épais et trouble, chargé d'un âcre alcool, tantôt encore d'une nuance indéfinissable et sournoise, avec un arrière-goût chimique, le pinard est un humble, mais actif agent de la gloire, et ce n'est pas seulement dans cette guerre formidable qu'il a joint sa vertu chaude, aiguë et rapide au courage bondissant.

Pour ne pas remonter plus loin le cours, encombré de batailles, de l'Histoire, ne parlons que de ces temps à saveur de salpêtre où Napoléon forçait la victoire à sa merci. Les cantinières, plus solidement musclées que des hommes et plus riches en bouche, apportaient, en dépit des boulets et des balles, au milieu de la lutte, le tonneau monté sur une charrette qui contenait le vin précieux, admirable réconfort des cœurs et des corps fatigués.



Le grognard de l'empire avait déjà soif.

Héant d'un juron gai sonnant le grognard épuisé qui déchirait sa cartouche, elles lui versaient dans un gobelet d'étain l'ardeur et la patience. Le houzard galopant, sabre en main, arrêta net son cheval et se pencha pour cueillir d'un geste rapide le même gobelet, aussitôt rempli. Ceux-ci, et l'artilleur attelé à sa pièce, le voltigeur aux jarrets minces, et d'autres encore saluèrent la cantinière indulgente et bourru comme ils eussent salué leur lieutenant.

La guerre a fait de terribles progrès, plus que les sciences paisibles. Et si la mort est maintenant plus prompte et plus large, c'est toujours au vin qu'on demande la saine chaleur de la vie. Mais le vin ne s'appelle plus le vin. La foule combattante lui a donné définitivement ce nom pris dans un vieil argot : le pinard.

Le pinard ! Parlez du pinard à un poilu, prononcez devant lui ce nom magique : sa figure s'éclaire, ses yeux clignent d'envie et de tendresse, il sourit comme au nom d'un compagnon d'armes entre tous préféré. Vous le voyez redresser les épaules, bomber la poitrine, oublier à l'instant tout ce qui fut triste, laid ou pénible.

Versez-lui le vin de France ; il le contemple avec un affectueux respect. Ses doigts, habitués à se crispier rudement sur la crosse du fusil, ont soudain des délicatesses puériles pour entourer le verre, gardien généreux du trésor. Il claque de la langue, il lève le sourcil, admiratif. Puis, haussant ce verre, d'un geste précis et doux, jusqu'à ses lèvres, il lève d'un coup le pinard qui rougeoie, et s'essuie largement la bouche, d'un revers de main, les narines dilatées de reconnaissance et la joie pourpre du triomphe aux joues.

Dans toutes les circonstances de la vie militaire, le poilu demande au dieu Pinard son aide bienfaisante.

Lorsque le bleu, timide, gauche et mince dans son complet veston, arrive à la caserne, c'est le pinard qui lui donne de l'assurance et de la carrure, qui lui permet de plaisanter avec les anciens et d'obtenir les renseignements d'un prix infini grâce auxquels il pourra se débrouiller dans la vie neuve, à la fois simple et compliquée, qui doit être la sienne.

Lorsqu'il voit ces mêmes anciens partir au feu, c'est avec des « kilos » de pinard qu'il fête ce départ, et qu'il se console de ne pas aller partager les mêmes dangers qui attendent ses camarades, et de devoir continuer la monotonie des exercices et des marches.

Quand son tour arrive de connaître la tranchée, il trouve dans le pinard un surcroît d'ardeur, et c'est le bidon plein de gaieté liquide qu'il s'achemine vers la gare, fier et curieux de l'avenir immédiat sous ses habits d'un bleu horizon tout neuf et tout cru.

Au front, dans le gourbi obscur, étroit et bas où tremble la flamme peureuse des chandelles, dans la tranchée qui se creuse sous les hurlements métalliques des obus, dans la grange des cantonnements, boueuse et traversée de vents froids, le pinard seul peut lui donner la longue patience des maux, sourdement additionnés, le courage fatigant de lutter et de vaincre.

Dans les endroits les plus mornes et les plus déserts, sous les bombardements les plus terribles, le poilu sait trouver le pinard nécessaire.

Souvent, quand les visages s'assombrissent et que le cafard commence à s'emparer des cerveaux, on voit un brave s'éloigner en rampant, chargé de bidons qui s'entre-choquent. Une heure, ou dix heures après, il revient, rapportant le liquide inestimable. Il a sans hésitation affronté les plus graves dangers, sachant de quel prix est son butin, et sachant aussi qu'un camarade lui rendra le même service à la première occasion.

Quand les poilus sont au repos, ils trouvent, avec un verre de pinard, offert de bon cœur au coin du feu par l'« habitant », l'illusion de la paix domestique.

Ou bien, chez le « bistro », attablés autour d'un litre de « rouge », ils continuent, dans le calme et dans la fumée du gros tabac, la manille commencée l'avant-veille dans la tranchée. Mais ce réconfort qu'apporte le pinard quel qu'il soit, les poilus se le procurent maintenant avec une difficulté sans cesse grandissante. Non pas que le pinard fasse défaut. Il y en a abondamment sur tout le front. Mais les mercantis, abusant honteusement de la situation, en ont fait monter le prix d'une façon démesurée.

La campagne qu'on a récemment faite contre ceux qui profitent sans vergogne de la guerre et des poilus aura sans doute d'heureux résultats. Les cantines coopératives sont les seuls intermédiaires qui doivent exister entre le producteur et le

soldat consommateur. C'est par le moyen de ces coopératives que le pinard peut être vendu au juste prix.

Voici deux anecdotes qui ont le mérite rare d'être authentiques, et où le pinard joue un grand rôle :

Au cours de notre attaque en Champagne de septembre 1915, les téléphonistes du ...^e régiment de marche occupaient le fameux bois Volant, qui n'était plus bois que par le nom. Pas un tronc, en effet, n'avait été épargné.

Ce coin du secteur d'attaque était pilonné avec une extraordinaire intensité. Les routes du ravitaillement étaient coupées par des tirs de barrage d'une grande violence. Et les téléphonistes possédaient encore quelques boîtes de conserves mais n'avaient plus une seule goutte de pinard. Comme on le voit, la situation était grave.

Les téléphonistes scrutaient vainement le fond de leurs bidons et faisaient de tristes grimaces — d'autant plus que la chaleur était forte — lorsqu'un d'entre eux, D..., fit d'un ton résolu :

— Vous en faites pas. J'ai ramener du pinard !

D... était un grand diable de territorial qui avait fait tous les métiers. Tour à tour cycliste-livreux, maître d'hôtel, cow-boy dans l'Amérique du Sud, il parlait avec une égale virtuosité l'argot de plusieurs langues et avait appris à se débrouiller au cours de ses nombreuses et lointaines pérégrinations.

Avec l'assentiment du sergent, le voilà parti à l'aventure dans le dédale bouleversé des tranchées. Les camarades doutent de la réussite.

— Penses-tu qu'il en rapportera, du pinard !

— Il n'en pleut pas, par ici !

— C'est une ballade qu'il fait pour se distraire. Mais faut pas compter sur l'aramon...

En effet, une heure se passe, puis deux heures. Les camarades commencent à devenir inquiets. D... est un bon copain. On ne voudrait pas qu'il lui fût arrivé malheur. L'angoisse augmente à mesure que les minutes s'écoulent. Un homme fait :

— Je vais tout de même voir ce qu'il est devenu.

Et comme il va partir, D... revient, harassé, mais ses bidons pleins de pinard. Malgré sa fatigue, il a un visage rayonnant. Et, autour de lui, des sourires naissent sur toutes les lèvres.

D... a conquis l'admiration générale. On le fête, on lui serre les mains avec un respectueux attendrissement :

— Ah ! mon poteau, c'est chic !

— Tout de même, s'il n'y avait pas les copains !

D... a le triomphe modeste. Selon lui, maintenant qu'on a le pinard, l'essentiel est de le boire.

— Où as-tu dégotté ça ?

— Chez des artifiots. Va, t'en fais pas. Donne ton quart.

Et il ne veut, lui, que sa part. Rien de plus. Le plaisir des camarades suffit à le récompenser de sa peine.

Pourtant, après l'attaque, quand le lieutenant téléphoniste dit à ses hommes :

— Vous méritez tous la Croix de guerre. Mais je ne peux pas proposer la section entière...

Ceux-ci répondent :

— Proposez d'abord D... Il l'a bien gagnée : c'est lui qui a trouvé du pinard !

Cette fois, c'est une tranchée d'A..., occupée par le 42^e de ligne. Les Boches sont à deux cents mètres. Et le pinard est d'une rareté désolante — sans qu'on sache pourquoi.

La 3^e escouade de la 8^e compagnie est particulièrement navrée. Il ne reste plus, pour cette douzaine d'hommes, qu'un seul quart de vin. C'est peu. Et ce n'est pas divisible. Mieux vaut qu'un seul homme profite du dernier coup à boire. Mais lequel aura l'aubaine !

On propose diverses solutions. Entre autres, la plus naturelle, celle du tirage au sort. Mais un poilu, logique, fait :

— Le pinard, faut le gagner !

L'escouade approuve. Mais de quelle façon sera-t-il gagné ?

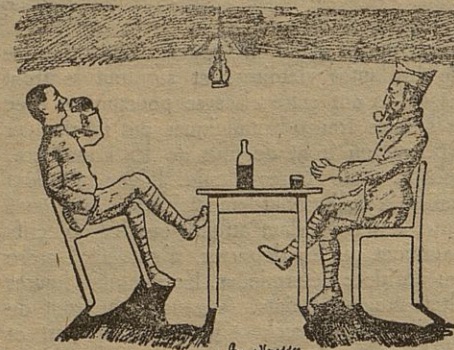
Le poilu expose son idée :

— Voilà. Çui qui ira chiper un Boche et qui le ramènera ici aura droit au quart...

Parfait. Mais le prix liquide et savoureux ne sera décerné que le lendemain. Il ne faut pas brusquer les choses, toute l'escouade ne peut pas quitter la tranchée à la recherche d'un prisonnier possible — et d'ici là on boira de l'eau.

Le soir même, trois Boches étaient déjà passés, bien involontairement, de leurs lignes dans les nôtres. Mais, comble du malheur, une marmite, bouleversant la tranchée, avait enterré le quart de pinard...

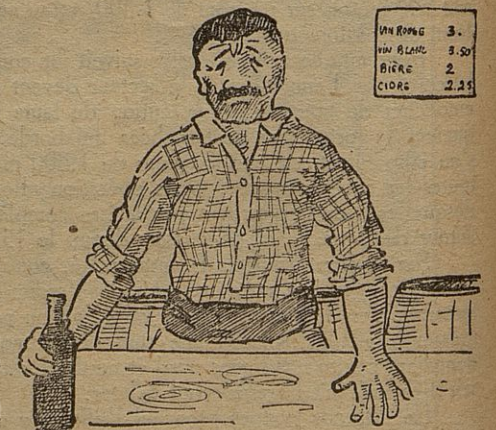
RENÉ THIELL.



Au poilu, le repos est doux... mais arrosé de pinard !



plus le pinard diminue, plus il augmente !...



Le mercanti est un personnage peu sympathique.

LA BRILLANTE OFFENSIVE DE NOS TROUPES DEVANT VERDUN

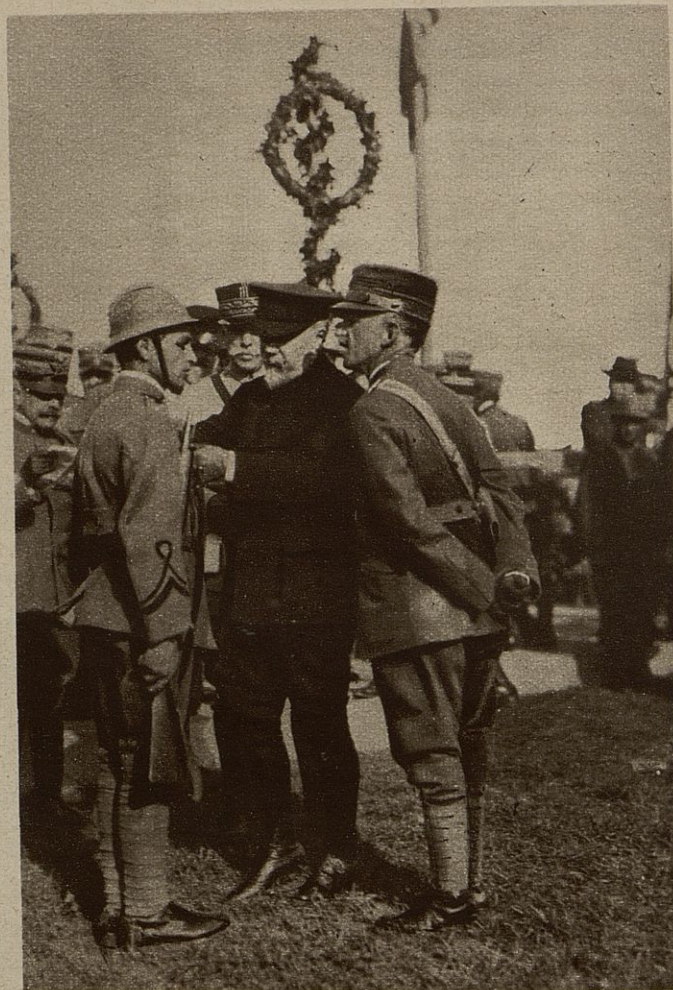
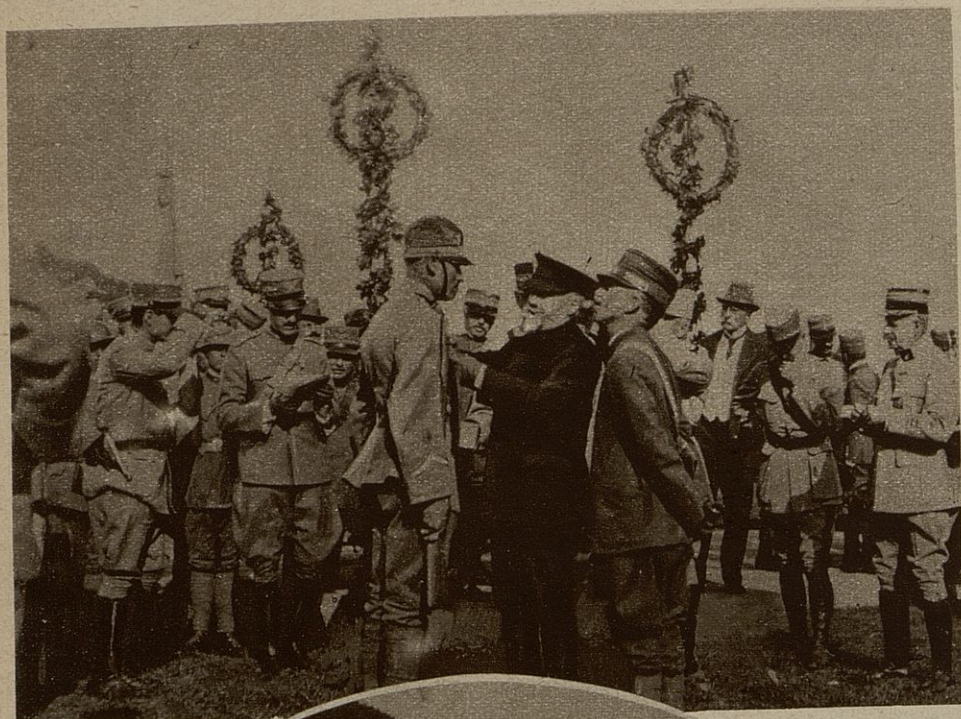


C'est dans la matinée du 20 août que l'offensive a été déclanchée. En quelques heures nos troupes avaient enlevé, entre autres positions, le village de Cumières où a été prise le même jour, à 17 heures et demie, cette photographie des pans de mur qui en restent et qui servaient aux Boches à dissimuler leurs mitrailleuses. En avant, c'est un groupe de nos artilleurs occupés à préparer des abris pour eux et des emplacements pour les canons qui suivent l'avance de l'infanterie.



On se rendait par cette route de Cumières au bois des Corbeaux, qui était situé au nord-ouest du village et dont l'emplacement est marqué, dans le fond, par quelques moignons d'arbres. A peine nos troupes s'étaient-elles emparées, le 20, de Cumières, puis des Corbeaux, que des équipes de téléphonistes se répandaient dans le bois : on en distingue, à gauche de la route, quelques-uns cherchant des troncs d'arbres sur lesquels ils pourront fixer les fils du téléphone de campagne, qui se déplace sur les pas des troupes.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SUR LE FRONT ITALIEN



Les deux photographies ci-dessus montrent M. Poincaré décorant des soldats italiens pendant une revue des troupes au cours de sa visite au front de nos alliés.



Sur l'invitation du roi Victor-Emmanuel, M. Poincaré s'est rendu le 12 août sur le front de l'armée italienne : il a visité les secteurs où se sont livrées les batailles les plus importantes, ainsi que la ville de Gorizia qui venait de célébrer l'anniversaire de sa libération. Le 14 août, le président, avec le roi et les généraux Cadorna et Porro, a passé en revue des troupes italiennes avec lesquelles se

L'ALSACE FÊTE L'ANNIVERSAIRE DE SA DÉLIVRANCE

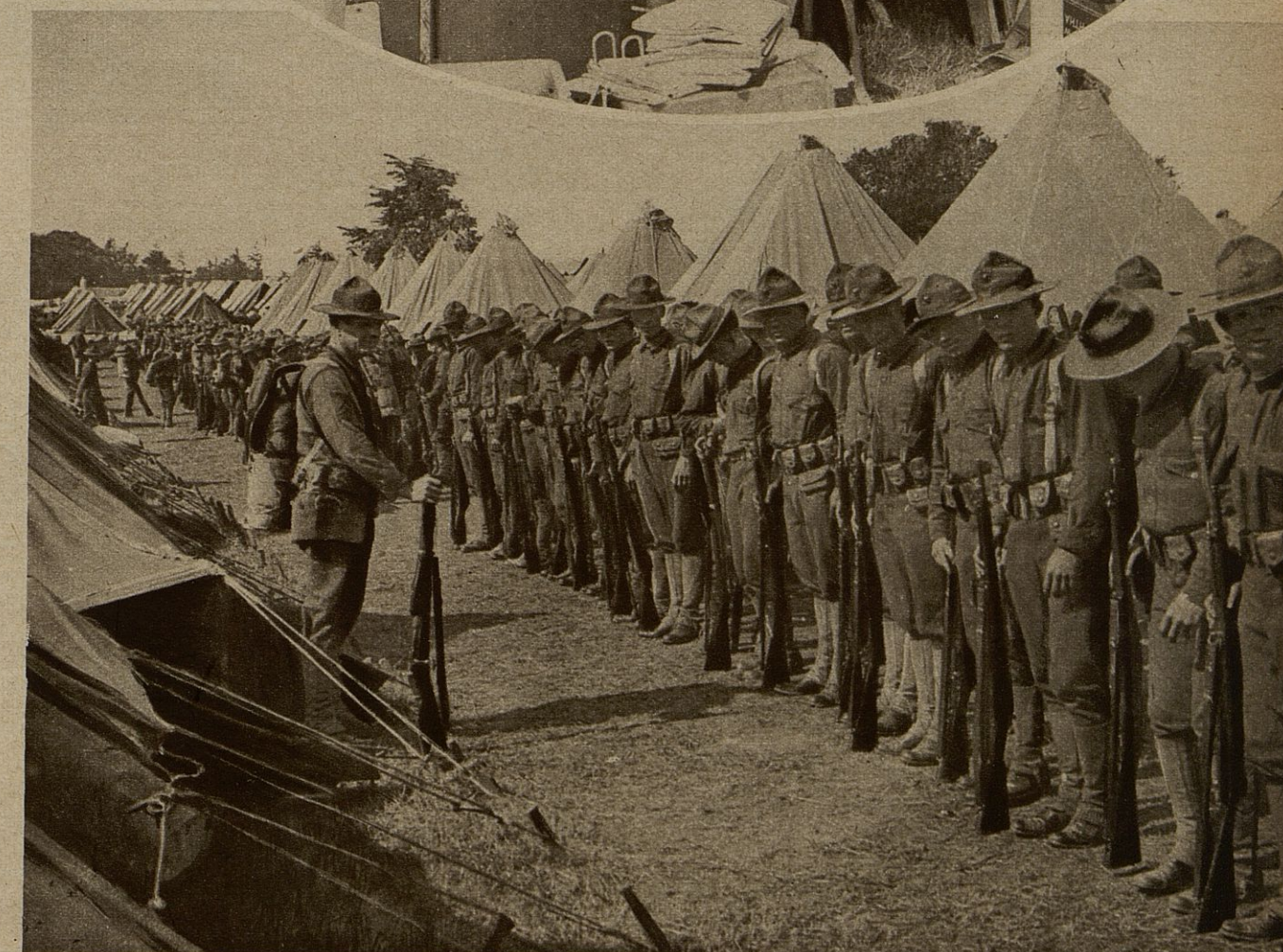
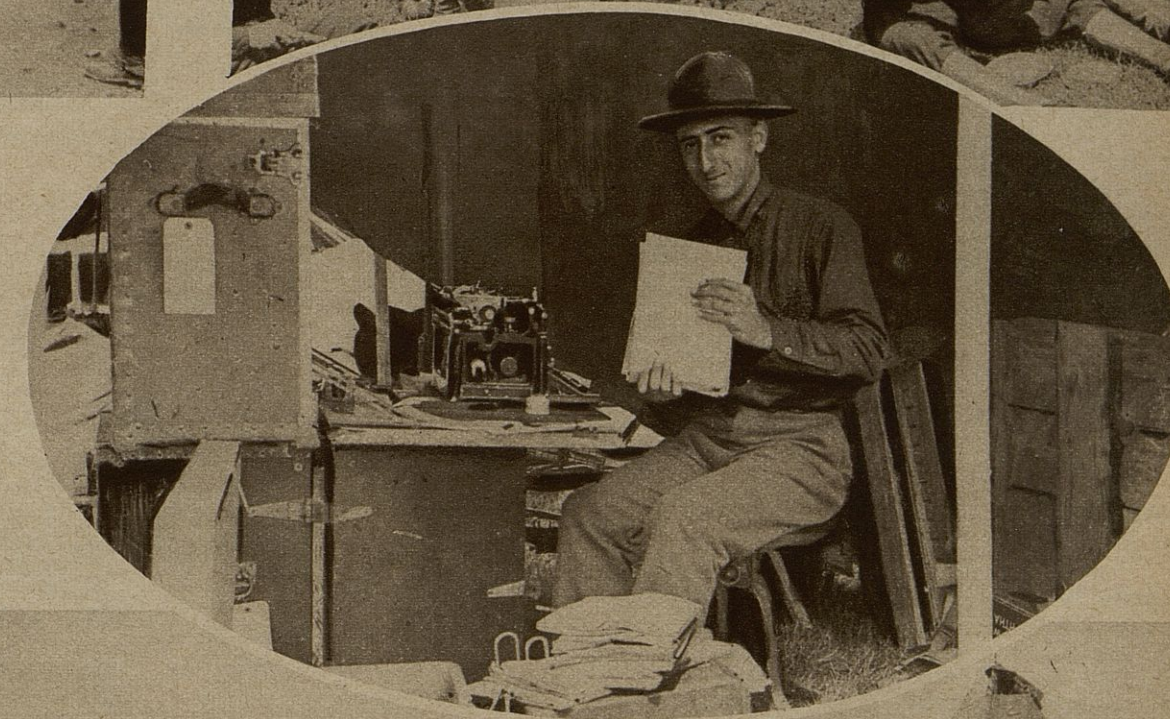
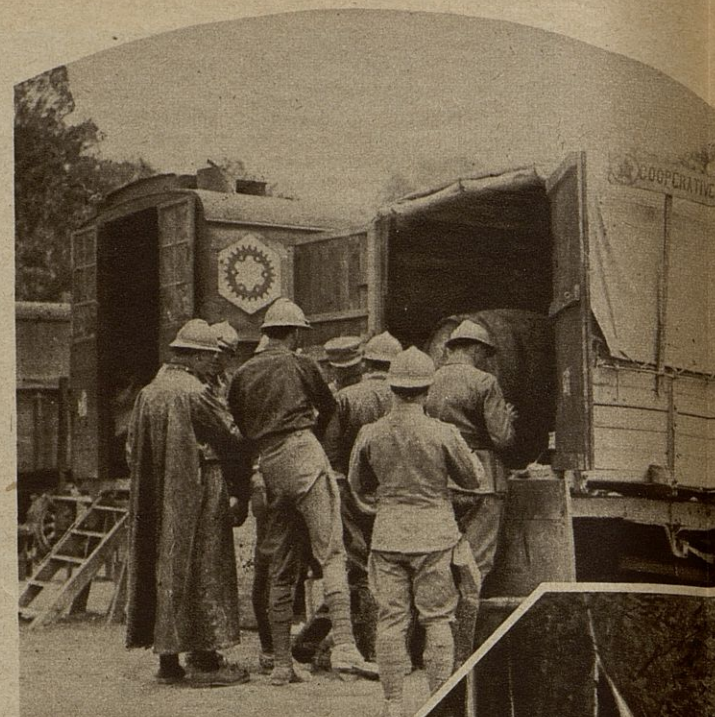
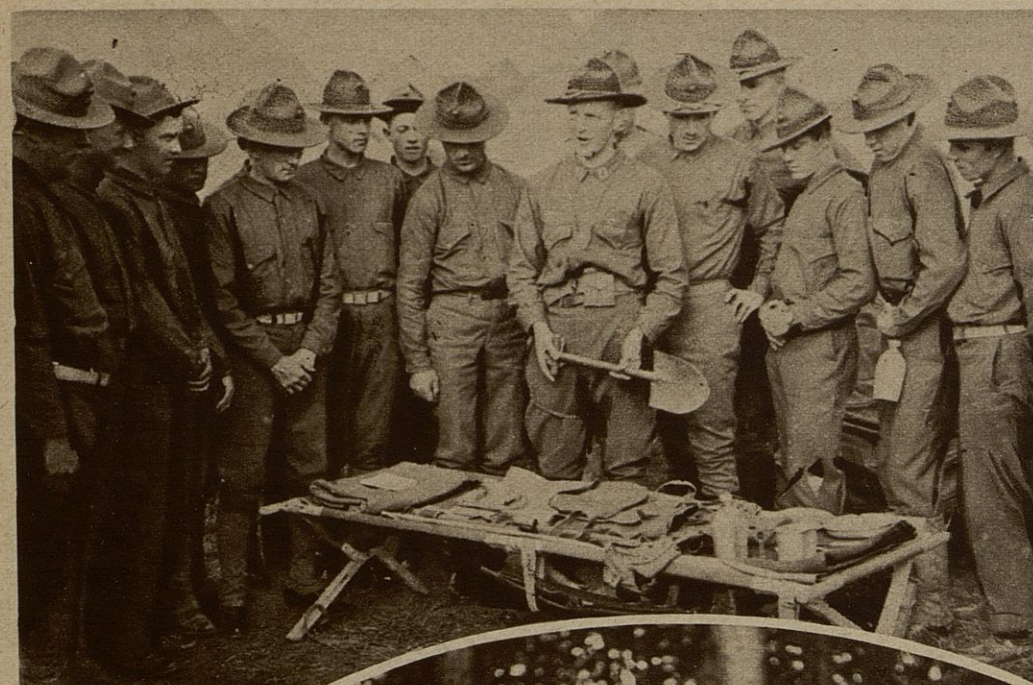


A l'occasion du troisième anniversaire de l'entrée des troupes françaises à Massevaux, une remise de décorations y a été faite par le général commandant la 1^{re} armée, que l'on voit devant le groupe des officiers à décorer. En arrière, le général Hirschauer.



En août, chaque ville reconquise d'Alsace fête l'anniversaire du jour où, en 1914, elle redevint française. Le 5 c'est Massevaux qui commémorait sa délivrance. A cette occasion des drapeaux étaient arborés à toutes les fenêtres. Sur la place, autour de la vieille fontaine, Alsaciens et Alsaciennes en costume national attendaient l'arrivée des généraux qui venaient apporter à la population le salut de la France. Dans le médaillon : le général Hirschauer, qui est alsacien, au milieu de fillettes du pays.

LA VIE DES AMÉRICAINS DANS UN DE LEURS CAMPS D'ENTRAÎNEMENT EN FRANCE



En France, les Américains s'entraînent à la guerre avec méthode. Tout en recevant l'instruction théorique nécessaire, ils s'initient aux mille détails de la vie en campagne. Ces photographies ont été prises dans un de leurs camps. De gauche à droite c'est, en haut, une séance de théorie, puis la vente de comestibles à la coopérative, un exercice d'embarquement en camions, et une des cuisines du camp. Au-dessous, l'essai des masques contre les gaz, le salut au drapeau, un bureau de compagnie. En bas, deux vues du camp et une corvée d'eau à la fontaine.

AVEC LE GÉNIE BRITANNIQUE EN FLANDRE



Pendant que leurs camarades se battent, les soldats du génie construisent la voie ferrée qui servira à les ravitailler. La rapidité de l'exécution de la voie n'a d'égale que sa solidité.



La rapidité des transports de toute nature sur le front est un des facteurs de la victoire. Nos alliés ne ménagent rien pour assurer aux combattants un prompt ravitaillement en tout ce qui leur est nécessaire. Le rail progresse en même temps que les troupes, qu'il suit de près. Ici, les cheminots du génie sont déjà à l'œuvre sur le terrain pris quelques heures auparavant à l'est d'Ypres, pour établir la voie qui tient la première ligne reliée avec l'arrière. Dans le médaillon : l'interrogatoire d'un prisonnier boche.

LES CAMPAGNES DE JEAN LE BLANC

PAR MARC ELDER

VIII

LE TRANSPORT

Jean Le Blanc ne salue pas les officiers de l'armée, bien qu'ils aient droit « aux marques extérieures de respect ». C'est des terriens ; autant dire que ça n'existe pas. Les officiers de mer, c'est autre chose : ils sont du métier. Au reste on les rencontre rarement en tenue hors des ports militaires, où beaucoup même manifestent le souci évident d'être ignorés. A terre, ils ne se considèrent plus comme en service ; et puis ils savent que le matelot, s'il ne porte pas toujours en les rencontrant la main à son bonnet, ne les respecte pas moins.

Jean Le Blanc traversa donc la ville sans porter une fois la main à son bérêt. Marseille cependant regorgeait d'uniformes et de galons, depuis la pourpre des spahis jusqu'au vert cendré des Serbes. Vaste caravansérail, au carrefour des routes de la guerre, tout le nord, dissimulé pour combattre dans une vêtue couleur de terre, d'herbe ou d'horizon, s'y mêlait à l'Orient crasseux, multicolore et magnifique. Jean gagna le vieux port par le plus court.

Les quais, dans le cirque de la ville, avaient leur aspect accoutumé. Les voiliers, serrés ventre à ventre, le nez à terre, dégorgeaient des grains, des peaux, des fruits, dans une poussière ensoleillée, capiteuse. Toute une flottille de barquettes, l'antenne haute, couraient, comme pour jouer, sur l'eau mauve du bassin. Les hommes, dépoitraillés et la peau couleur de datte mûre, se battaient avec les sacs, les boucauds, les couffes, à l'entour des camions poisseux et ferrailleurs.

Au bord du bassin de carénage, un gros homme, assis sur un pliant, lisait le journal, à l'ombre d'un parapluie. Jean lâcha son sac près de lui, scruta le port d'un tour d'œil et, en présence de tant d'activité joyeuse et pacifique, il prononça :

— Ben, j'pense qu'ici vous êtes pénars !

Le gras personnage émit un juron convenablement accentué puis ajouta :

— Pénars ! est-ce que nous ne sommes pas sur le front de mer !

Jean Le Blanc se mit à rire et tout aussitôt demanda :

— Vous n'connaissez pas mon bateau ? C'est l'*Aurès* qu'il s'appelle ?

A ce nom, l'homme se leva, considéra le matelot avec un air noble et respectueux à la fois.

— Vous embarquez là-dessus ? dit-il.

— Probable ! fit Jean.

— Monsieur, reprit avec emphase le flâneur, dont le cou débordait la chemise rose ornée d'une cordelière framboise, monsieur vous êtes un brave ! L'*Aurès* est une des vieilles gloires de notre port. Cinq ans je l'ai vu, à l'abandon, dans ce bassin de carénage. Mais la guerre l'a remis à l'honneur !

L'antiquité vénérable de l'*Aurès* en effet frappait à première vue, en même temps qu'elle donnait une fière idée du courage des hommes qui affrontaient la mer à son bord. Sa coque en bois, cloutée, rapetassée, encroûtée par un demi-siècle de peinture, ondulait de l'arrière à l'avant comme une lanterne vénitienne. Il était ras l'eau, portait une cheminée d'une hauteur invraisemblable et deux mâts grêles, chargés d'un gréement compliqué. Son étrave en guibre, allongée d'un bout-dehors, évoquait les modes de la marine impériale.

Bien des noms, au gré des événements ou des renommées, avaient figuré sur son tableau depuis le temps où, baptisé *Duc-d'Aumale*, il était sorti des chantiers. Successivement dénommé *De-Lesseps*, *Esquiro*, *Gambetta*, *Sadi-Carnot*, il avait fini, entre les mains d'armateurs peu soucieux des célébrités, par emprunter le nom d'un massif algérien. Son couronnement portait *Aurès* en lettres d'or au milieu d'une guirlande d'or.

Voir les numéros 143, 144, 145, 146, 147, 148 et 149 du *Pays de France*.

Jean Le Blanc embarqua sans faire la moindre observation : c'était son navire. L'équipage, outre les mécaniciens, se composait exactement de trois mocos : Courségoule, Pomègue et Garoupe. Une douzaine de lascars complétait le personnel. On eut vite fait connaissance.

— C'est toi le Breton ? interrogea Pomègue.

— Oui, répondit Jean.

— Tu viens de chez toi ? Tu as vu ton vieux ?

— C'te blague !

— Alors ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

Jean marqua un temps de silence, puis les yeux au loin, il expliqua :

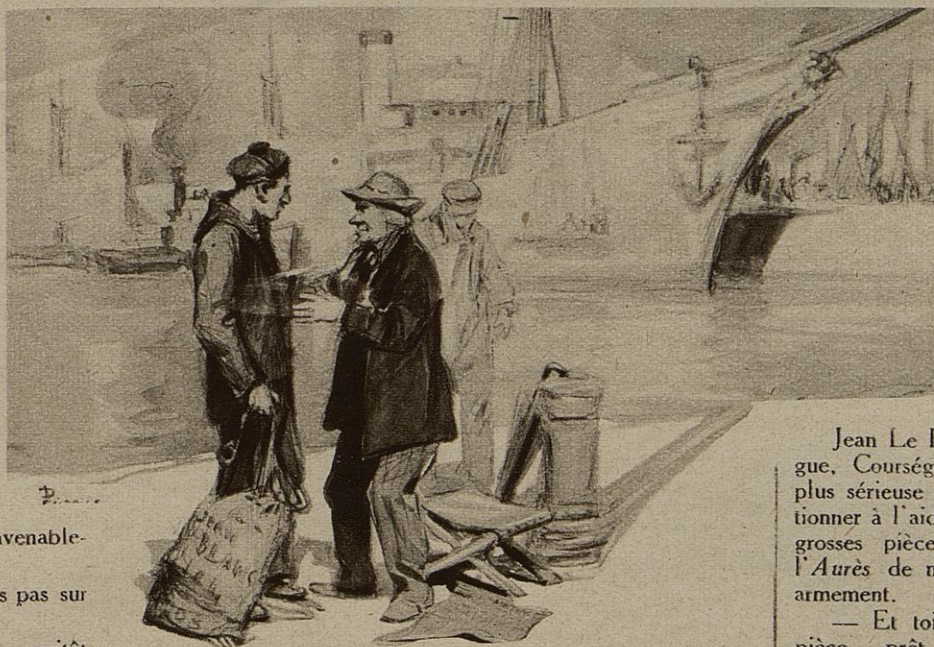
— Ben rien... On s'est vu, on s'est regardé, pis on a été heureux, quoi !

Avec cet accent de Provence, qui fait rebondir les syllabes au bout de la langue, Garoupe, homme du Midi, pour qui tout sentiment tient dans la parole, ne put retenir un juron d'étonnement :

— Mille dioux !

Mais Jean continuait, son visage devenait tout sourire, et le besoin de parler était si fort chez lui qu'il bredouillait et débailait au hasard ce qu'il avait sur le cœur :

— Ah ! l'plus dur, ç'a été de quitter la petite ! Trois jours qu'on est marié, pas plus ! Elle a fait la fière, elle a ret'nu ses larmes ! J'savais ben qu'c'était pour m'endormir ! Moi, dans l'train, j'étais comme perdu, la tête tout à l'envers, quoi ! Les camarades croyaient qu'j'étais soûl et s'fichaient d'moi. Mais



j'leur ai dit : « C'est Marie-Ange ; vous savez donc pas qu'j'viens d'la quitter ? »

Les trois hommes s'étaient rapprochés et leur visage mobile exprimait l'intérêt le plus vif. Mais quand ils virent que le récit s'arrêtait là, ils prirent ensemble une attitude pleine de tristesse. Et Garoupe dit, en manière de condoléances :

— Sale métier !

Jean fouillait dans sa poche. Il tira son livret, l'ouvrit :

— Tenez, fit-il, la voilà !

Ils se penchèrent autour du gars aux yeux bleus et contemplèrent le portrait d'une jolie fille au front clair, à la bouche un peu charnue, qui avait des regards pleins d'amour. Jean le tenait délicatement entre ses gros doigts et guettait l'admiration des camarades. Pomègue parla le premier :

— Mazette ! dit-il, la belle petite !

— Coquin ! fit Courségoule.

Et Garoupe demanda :

— Comment donc qu'elle s'appelle ?

— Marie-Ange, dit Jean.

Alors ensemble ils é mirent gravement cette vérité :

— C'est pas un nom de chez nous, au moins !

Comme il était cinq heures, ils débarquèrent et s'enfoncèrent dans la ville. L'*Aurès* attendait pour partir certaines hélices d'aéroplane qui avaient lâché leurs appareils, on ne savait trop sur quel réseau. Les frais de port montaient, mais nul n'en avait cure. Le capitaine disait volontiers, avec un accent redoublé :

— Je n'ai pas de goût à prendre la mer, je n'ai pas de canon !

Aussi, avait-il inauguré une méthode de navigation singulière, « pour fourrer dédén les pirates ! »

La machine de l'*Aurès*, datant de sa jeunesse, était fort asthmatique. Les pistons cognaient, les cylindres fuyaient. A pleine pression elle pouvait donner une vitesse de huit nœuds ; ordinairement elle ne dépassait pas six ou sept. A ce train de corbillard, proie désignée, l'*Aurès* coopérait au ravitaillement de Salonique.

Le capitaine évitait donc soigneusement les routes commerciales où le sous-marin s'embusque. Il naviguait la nuit, tous feux éteints, à grande vitesse. Le jour il flânait, changeant de cap toutes les deux heures et louvoyant d'un bord sur l'autre. Pour gagner la Grèce, il lui arrivait de toucher la côte de Tunis. Ses traversées duraient ainsi parfois jusqu'à deux semaines.

Quand on lui eut donné Jean Le Blanc pour compléter son équipage et qu'il sut que le matelot avait autrefois servi sur les torpilleurs, un nouveau système défensif s'élabora dans la cervelle du capitaine. Pour surprendre les corsaires, se dit-il, on maquille des navires de guerre en cargos. Pourquoi ne pas déguiser en navire de guerre un paisible transport afin d'épouvanter l'ennemi ? A la mer, la silhouette d'un vaisseau en dénoncé de loin la qualité. Il suffirait d'apparences redoutables pour infliger une prudence salutaire.

Là-dessus, il attendit d'avoir doublé l'ancien château des chevaliers de Malte qui borne, de sa masse cubique, le vieux port de Marseille, pour parler à l'équipage. C'était un soir de velours et de diamant. La Méditerranée semblait un tapis d'héliotropes que l'*Aurès* bousculait, cahin caha. Les hommes chantaient l'inepte romance dont résonnent tous les bastringues marseillais :

Sur les bords de la Riviera,
Où murmure une brise embaumée...

Au sifflet du second, ils s'assemblèrent sous la dunette. Et le capitaine commença :

— Les enfants, on ne me donne pas de canons ! eh bien, nous allons en faire !

Jean Le Blanc considéra, non sans stupeur, Pomègue, Courségoule et Garoupe qui écoutaient avec la plus sérieuse attention. Le plan était simple : confectionner à l'aide de quelques planches des simulacres de grosses pièces et les établir sur les gaillards de l'*Aurès* de manière à donner l'illusion d'un puissant armement.

— Et toi, le Breton, tu te tiendras devant une pièce, prêt à charger au commandement. Je pense qu'il aura une belle frousse le pirate qui nous verra !

Un grand enthousiasme accueillit cette communication et l'on se mit à l'œuvre. Jean Le Blanc, dans son réalisme étroit, ne comprenait pas très bien l'utilité de ce décor. Plusieurs fois il s'en ouvrit à Pomègue, qui répondait imperturbablement :

— Malin ! ce n'est pas de tirer qui sert à quelque chose, c'est d'inspirer la terreur !

Le lendemain, l'*Aurès* parut au jour chargé d'une artillerie presque formidable. Les volées des pièces dépassaient les lices de plus de trois mètres, s'allongeaient au-dessus de la mer. Les mécaniciens les avaient rendues mobiles par le moyen de deux ou trois boulons, et elles viraient sur leurs affûts. Courségoule compléta la ressemblance avec un pot de peinture grise.

Quand tout fut prêt, le capitaine passa l'inspection et dit :

— Maintenant, on est tranquille, pas moins !

Jean prit son poste, sur le gaillard d'avant, près d'un 120. Mais comme il n'avait rien à faire, tira du papier de sa poche, s'assit sur un baquet et copia, pour l'envoyer à Marie-Ange, *Sur la Riviera* que lui dictait Garoupe :

Tous les mots sont plus doux, plus tendres les serments,

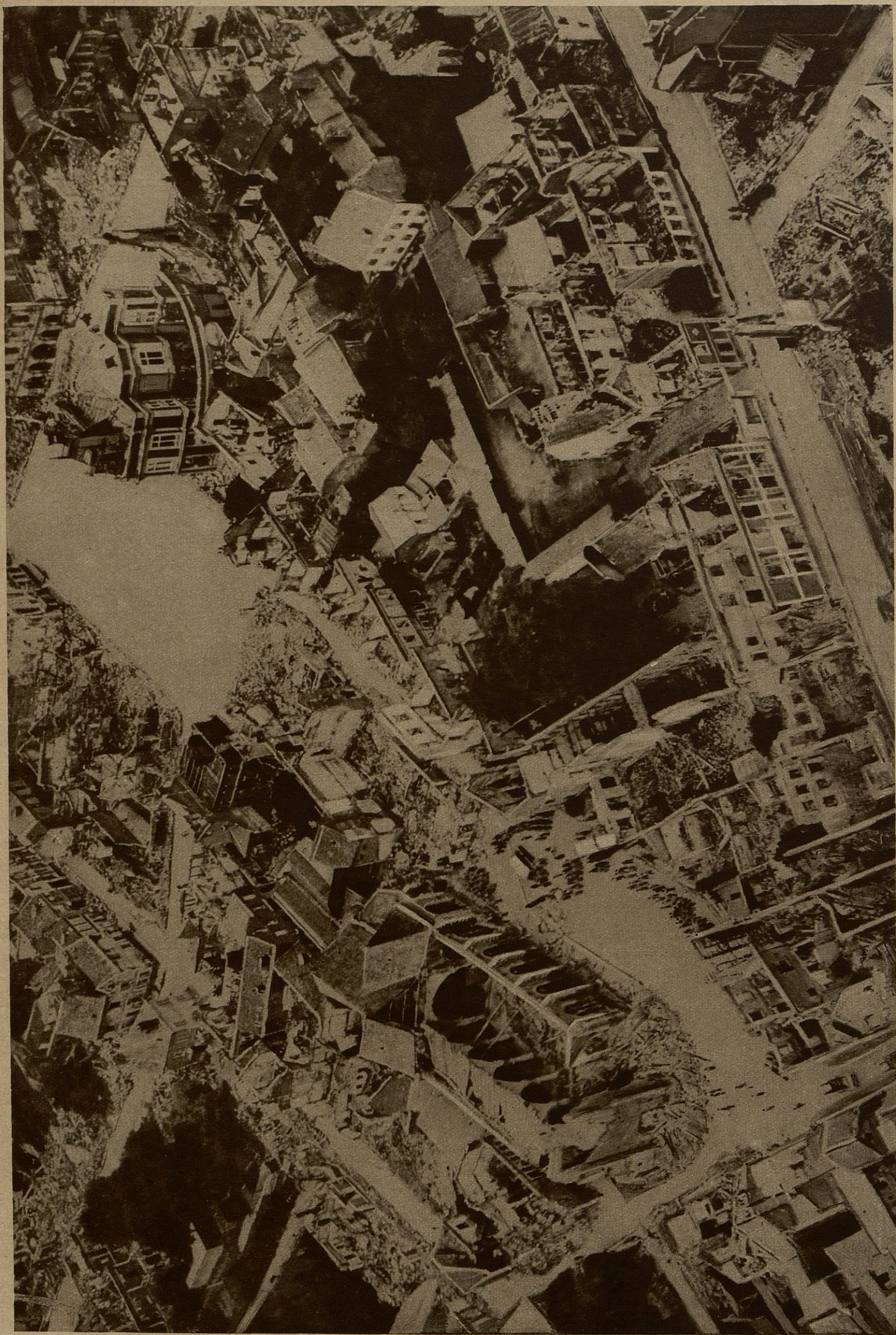
C'est l'amour qui vous berce en chantant

Tout bas...

Là-bas...

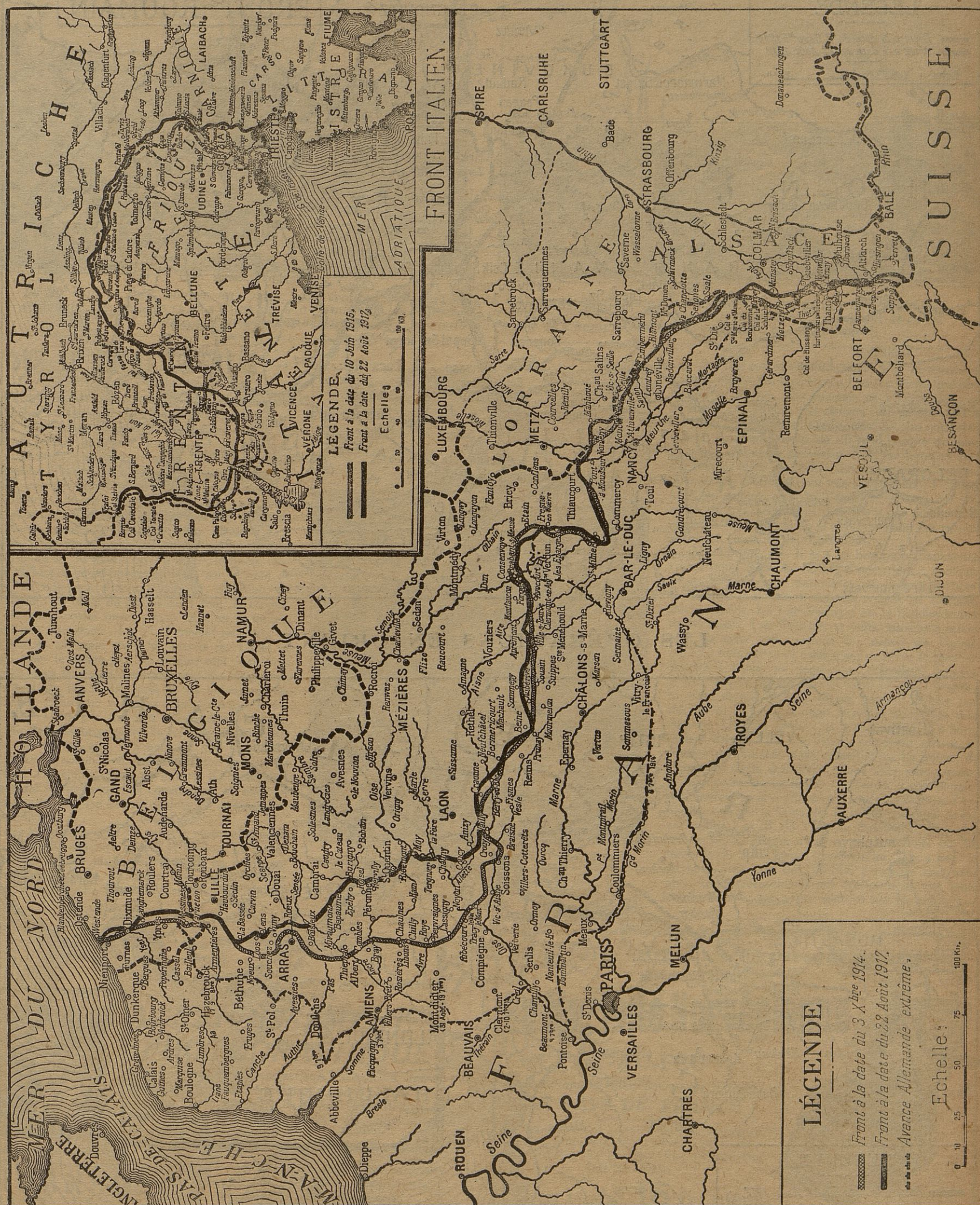
Près de la Riviera !

(A suivre.)



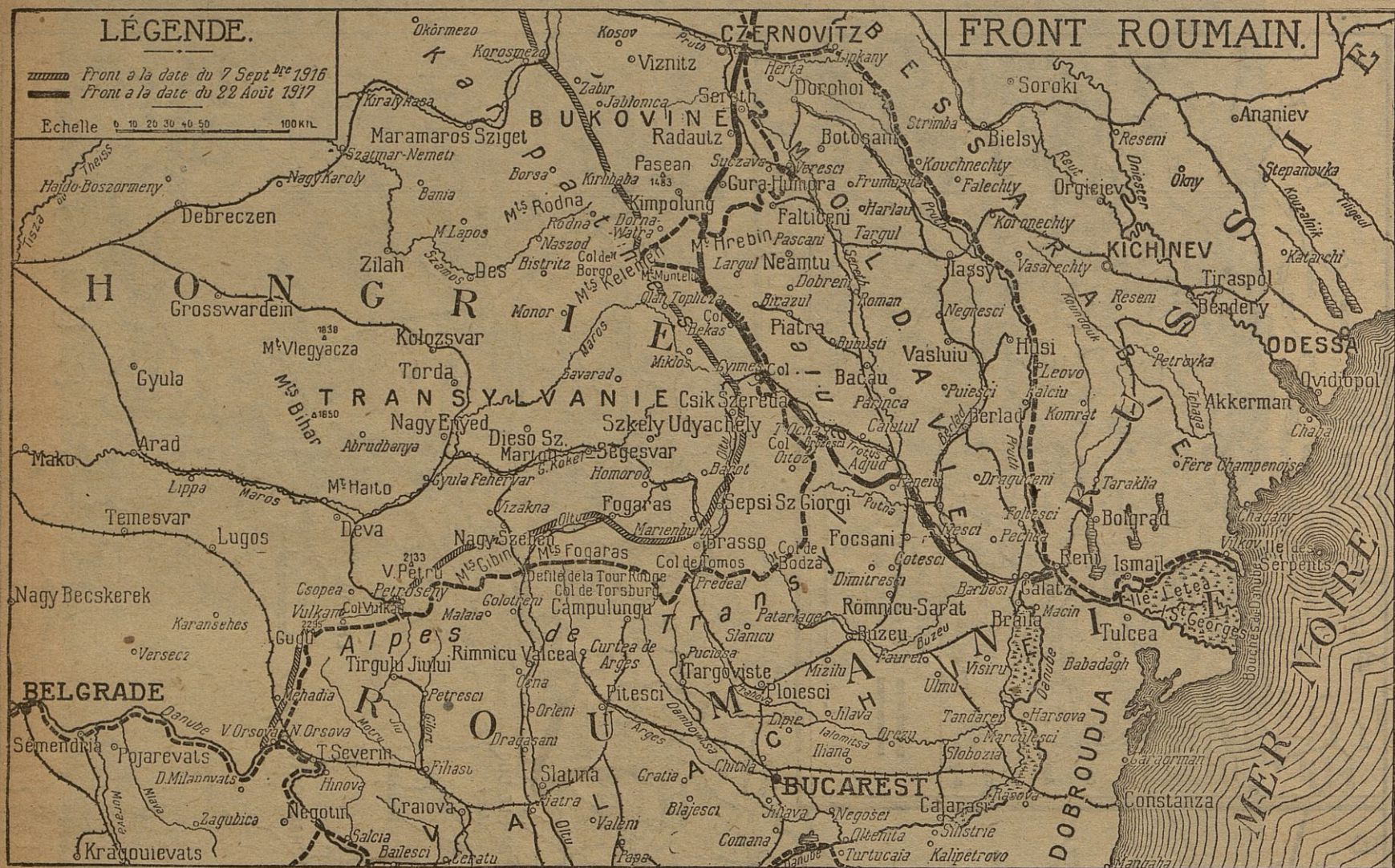
Cette photographie a été prise à bord d'un aéroplane ; elle montre les ravages que les incendies allumés par les Allemands au moment de leur retraite ont causés dans cette jolie et florissante localité de l'Aisne ; quelques maisons seulement ont échappé au désastre. Ce qui rend cette photographie encore plus émouvante, c'est qu'au moment même où elle était prise avaient lieu les obsèques d'un officier ; le cortège funèbre est arrêté devant l'église dont le toit a disparu, dont l'intérieur a été entièrement saccagé. Ce deuil au milieu de ces ruines est bien l'image de la guerre infâme que l'Allemagne a imposée au monde entier.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

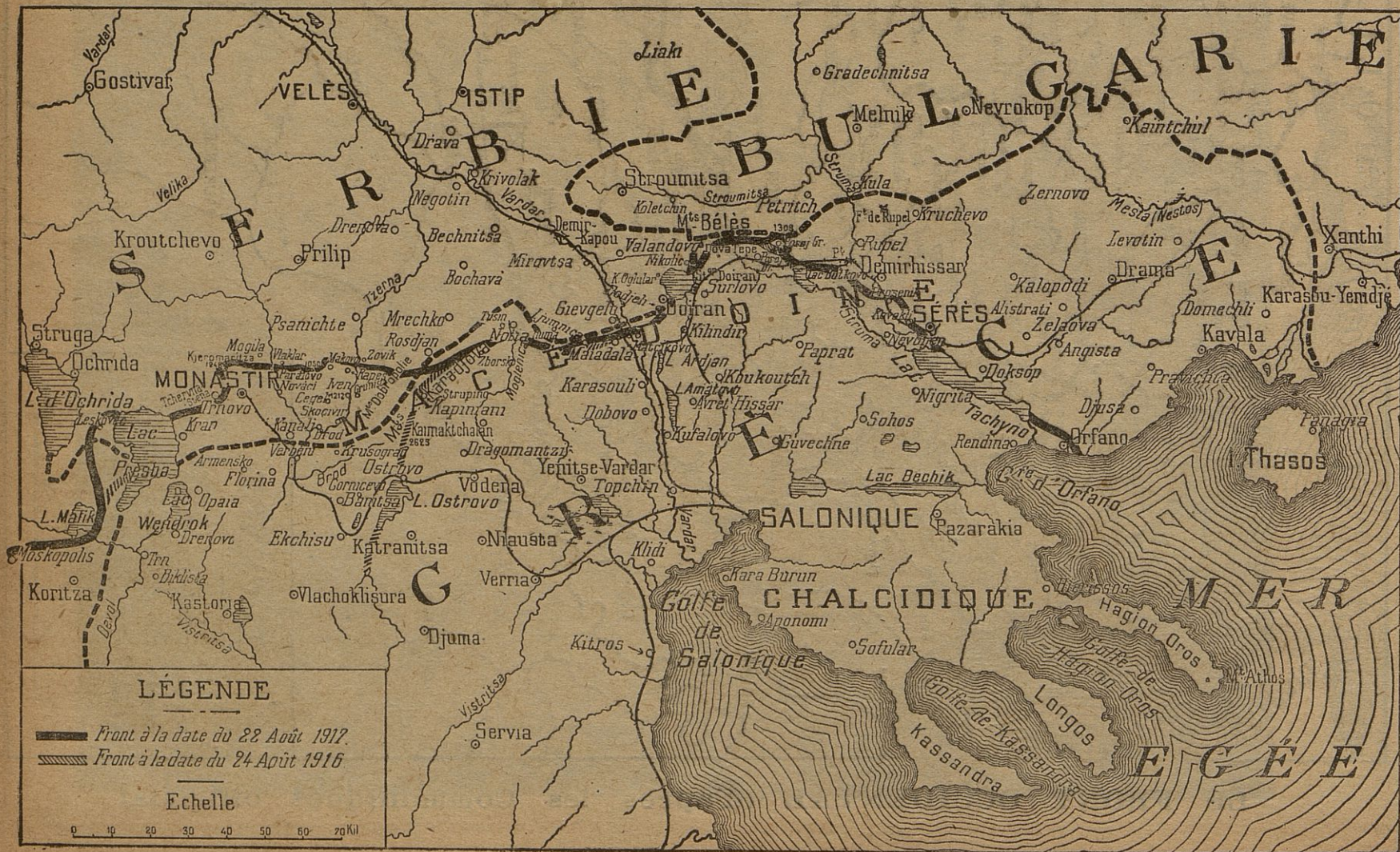


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT



DEUX DES LOCALITÉS REPRISES DANS LA MEUSE



Le 20 août, à huit heures du matin, nos troupes s'emparaient de Champ et de Champneuville sur la rive droite de la Meuse. A gauche, on voit les ruines d'une maison blindée où les Allemands avaient placé des mitrailleuses pour défendre l'arrivée par le canal de l'Est. A droite, l'entrée de Champneuville : la route qui vient de Champ a été bouleversée par notre artillerie.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — On a constaté une réelle amélioration dans la situation sur ces deux fronts. Les armées russes qui battaient en retraite ont cessé de reculer en masse. Leur moral est meilleur. Elles résistent par endroits avec une vigueur qui déconcerte l'ennemi. On annonçait, le 20, que la bataille engagée depuis plusieurs jours sur la Strypa et le Zbrucz, devant Kamenetz-Podolsk, continuait avec acharnement. Malgré des attaques très violentes, les Russes conservaient toutes leurs positions. En résumé, la poursuite austro-allemande sur ce front se trouve enrayée. A partir du 20 les Allemands dessinent différents mouvements offensifs sur le front de Riga. Ils attaquent d'abord dans la direction de Touckoum, à l'ouest du marais de Tiroul, et repoussent les avant-postes russes ; mais ce n'est là qu'une affaire peu importante. Le 21, l'ennemi remporte un petit succès analogue entre les marais de Tiroul et l'Aa ; enfin le même jour les Russes sont également attaqués dans la région maritime, près de Roggatzken et au sud du lac Babit, mais là ils repoussent les assaillants. Il ne faut voir sans doute dans ces initiatives des Allemands que des stratagèmes employés dans le but de reconnaître la solidité des troupes qu'ils ont devant eux. On annonce que le général Letchitzky est nommé commandant en chef des armées du Nord, en remplacement du général Klembowsky. Le général Denikine devient commandant en chef sur le front sud-ouest. Le général Balouvieff commandera le front ouest.

En Roumanie aussi les progrès austro-allemands sont enrayés. C'est entre Panciu et Focsani qu'ils ont réalisé leur avance maximum, mais ils ne paraissent pas pouvoir forcer la résistance russo-roumaine pour pousser vers Tecuciu. Dans les Carpates de Molda-



La tombe du capitaine aviateur René Doumer, fils du sénateur, tombé glorieusement dans les lignes allemandes le 26 avril 1917.

vie, ils sont eux-mêmes contraints à la résistance et dans la région des bouches du Danube ils ne font plus reculer nos alliés. La situation se rétablit donc en faveur de ces derniers : ils essuient bien encore çà et là quelques échecs, mais ils remportent de plus nombreux succès. Le communiqué du 20 rend compte de toute une série d'attaques paraissant avoir été fortes et auxquelles nos alliés ont résisté victorieusement. Ces attaques se sont produites dans tous les secteurs ; l'ennemi a pu, en certains endroits, s'emparer de quelques éléments de tranchées, mais il ne les a pas conservés et après de vifs combats les Russo-Roumains ont partout rétabli ou consolidé leurs positions.

MACÉDOINE. — Il y a eu beaucoup d'animation sur ce front, mais peu ou pas d'opérations : quelques escarmouches entre patrouilles ou reconnaissances. L'artillerie et l'aviation ont été, comme de coutume, très occupées. Le fait dominant est le bombardement de Monastir. Les Bulgares et leurs associés s'acharnent sur cette ville comme les autres sur Reims. Le 17, sans raison ni combat sur ce front, le bombardement a atteint un degré sans précédent. Environ 2.000 bombes ont été lancées entre 17 et 21 heures ; la ville, depuis quelque temps, recevait chaque jour des volées d'obus. Un quart au moins de la ville, à la date du 17, était brûlé : un grand nombre d'édifices étaient détruits. La population, composée surtout de femmes et d'enfants, a été recueillie par les troupes de l'Entente. Cette destruction d'une ville sans garnison ni établissements militaires, la tuerie d'une population inoffensive et d'ailleurs désarmée ne peuvent s'expliquer que par la haine des Bulgares pour tout ce qui est serbe. Le 20, la ville de Salonique, base des armées de l'Entente, a été en partie détruite par un incendie dû à des causes accidentelles. Il y a peu de victimes mais près de 100.000 personnes sont sans abri. Les établissements des armées n'ont pas souffert du sinistre, qui a été maîtrisé par les soldats.

A NOS LECTEURS

Par suite de la grande affluence de commandes pour notre prime

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

et pour permettre à nos artistes l'exécution irréprochable de ces portraits, nous serons obligés de suspendre pendant quelque temps l'insertion des bons, lorsque le 3^e bon de la série en cours aura été inséré.



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 149 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 5 et intitulé : A la cote 304 on attend une contre-attaque.

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Pour faire votre cuisine presque sans frais

EMPLOYEZ

La Marmite Norvégienne

"POT-AU-FEU"

construite spécialement pour ses lecteurs par
LE PAYS DE FRANCE

Soigneusement construite, très pratique, d'un fonctionnement parfait, cette marmite utilise la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc.

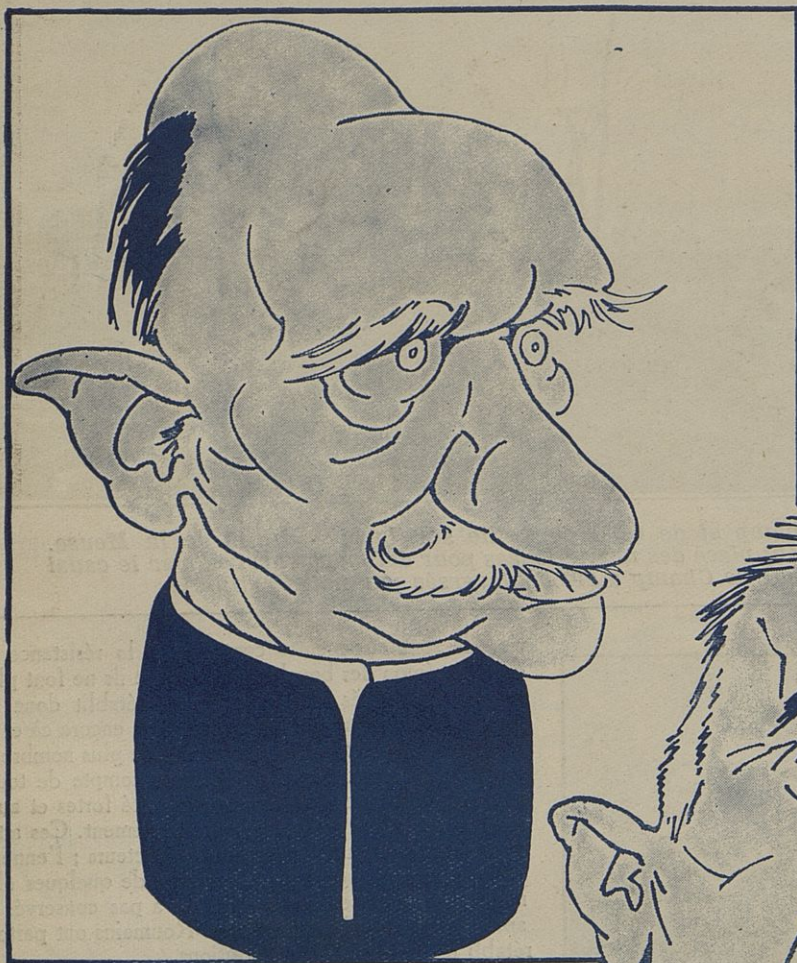
Elle est vendue **15 fr. pièce**
prise en nos bureaux

ENVOI PAR COLIS POSTAL, Paris : 15 fr. 60 -- Départements : 16 fr. 50

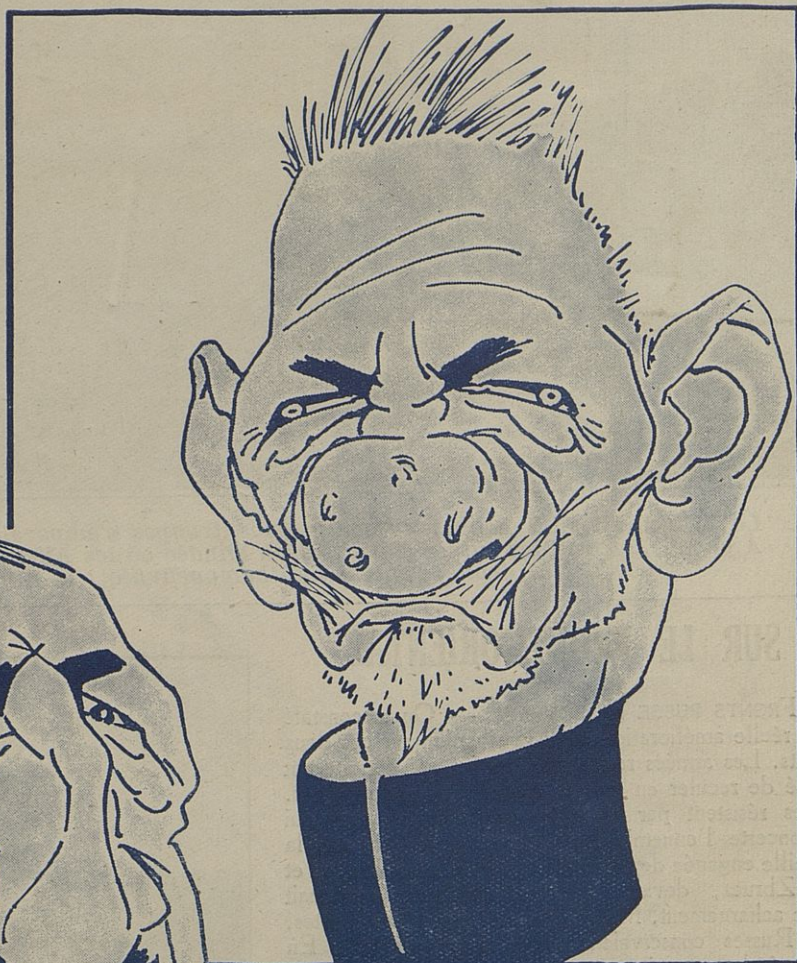
Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B^a Poissonnière, Paris



La Guerre en Caricatures



VON BAESELER.



VON GALLWITZ.



VON SPEE.



VON LINSINGEN.



VON BELOW.

LES VA-T-EN-GUERRE DE BOCHIE (Suite)